

LA FAMILLE AUBRY PENDANT LA GRANDE GUERRE

Roger Grassin

En août 1914, lors de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne, la famille AUBRY, originaire de Bressuire mais en poste à Laon (Aisne), se composait :

- des parents : Paul-Omer Aubry, colonel d'artillerie, et son épouse Marguerite née Roffray, originaire de Saumur.
- des enfants : André, caporal au moment de la mobilisation, et Yvonne sa sœur.

En cette période de commémoration du centenaire de la Grande Guerre, il est beaucoup rappelé l'héroïsme et les souffrances des poilus. Mais si la vie des femmes suppléant les hommes mobilisés a fait l'objet de nombreuses études, le sort des épouses et des mères demeurant dans les territoires occupés

par l'Allemagne est plus rarement évoqué. Pendant que les hommes du foyer étaient partis à la guerre, Marguerite et Yvonne eurent à subir l'occupation allemande et l'emprisonnement. A divers titres, tous les membres de la famille Aubry furent donc profondément affectés par la guerre : mobilisation, combats, occupation, emprisonnement, maladie, décès...

Origine de la famille Aubry

Les ancêtres paternels de Paul-Omer Aubry (Aubrit, puis Aubry), depuis le début du XVII^e siècle, étaient bordiers ou marchands, demeurant à Saint-Paul-en-Gâtine puis à l'Absie/La Chapelle-Seguïn (Deux-Sèvres), avant que Pascal, le père de Paul-Omer, vienne s'installer à Bressuire après son mariage avec Rosalie Baguenard, fille de Pierre Bagnard (Baguenard), maréchal-ferrant à Saint-Prouant (Vendée).

L'auberge du Bœuf Couronné

On ne sait pas pourquoi le jeune ménage Pascal Aubry/Rosalie Baguenard, après quelques années passées à Saint-Prouant, vint se fixer à Bressuire, probablement en 1854, et acheta par adjudication du 15 mai 1855 l'auberge du Bœuf Couronné, autrefois appelée les Trois Pigeons, avec toutes ses dépendances. Cette auberge était située à Bressuire et s'étendait sur la commune de Saint-Porchaire, près et hors la porte La Baste à Bressuire.

Pascal et Rosalie Aubry acquirent aussi en 1864 un terrain situé près de la promenade de la porte Labâte¹ dont il est séparé par le chemin conduisant au Caillou et ayant son entrée rue des Fossés. Ils y construisirent un corps de bâtiment comportant six logements, revendu en 1896.

L'hôtel Sainte-Catherine

La famille Aubry s'installa ensuite à l'auberge Hôtel Sainte-Catherine, située à l'angle des actuels place Labâte et boulevard de Thouars.

¹ L'orthographe du nom de cette porte de Bressuire a varié dans le temps et selon les rédacteurs d'actes notariés.



La résidence Aubry, ex-hôtel Saint-Catherine, état actuel
Cliché de l'auteur.

L'immeuble, dont certains éléments remonteraient au XIII^e siècle, s'appelle aujourd'hui Résidence Aubry et est transformé en logements.

Cette auberge, propriété depuis plusieurs générations d'une famille Baudry, fut acquise avec ses dépendances et les terres environnantes le 6 mai 1874 par Pascal Aubry et son épouse qui l'exploitèrent jusqu'à leur décès. Paul-Omer et Marguerite Aubry en devinrent seuls propriétaires en 1913, après rachat des droits de neveux cohéritiers.

Le colonel Paul-Omer Aubry

Né à Bressuire le 5 avril 1859, le colonel Paul-Omer Aubry, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé, tué à l'ennemi, le 9 septembre 1914 à Thièblemont (Marne) alors qu'il commandait le 29^e régiment d'artillerie de campagne.

Parcours scolaire et professionnel

Paul-Omer obtint le baccalauréat ès sciences à 17 ans. A 20 ans il fut le premier bressuirais à intégrer l'École polytechnique², promotion 1879-1880. Entré avec le rang 182 sur 194, il sortit 174^{ème} sur 191³. A sa sortie, il rejoignit pour 2 ans l'École d'application de l'Artillerie et du Génie de Fontainebleau en tant que sous-lieutenant-élève pour l'artillerie de marine, puis pour l'artillerie de terre. Il a suivi les cours de l'École de cavalerie comme officier instructeur du 1^{er} octobre 1886 au 31 août 1887 ; il en sortit avec le n° 7 sur 20 et la mention très bien⁴.



**Paul Aubry à l'Ecole polytechnique
(promotion 1879-1880)**

Doc. Arch. Polytechnique

Puis les villes de garnison se succédèrent : Castres, Poitiers, Vannes... avec un avancement normal dans la hiérarchie militaire. Le 3 novembre 1900, le capitaine en 1^{er} Aubry fut nommé membre de la commission d'expérimentation de tir de Versailles et promu chevalier de la Légion d'honneur par décret du 30 décembre 1901. De 1903 à 1907, il fut instructeur à l'École d'application de l'artillerie et du génie de Fontainebleau. Puis il prit le commandement de l'artillerie de la première division de cavalerie à Paris.

Nommé lieutenant-colonel le 25 mars 1909, il devint, à 50 ans, directeur de l'atelier de construction de l'artillerie de Puteaux. A ce titre, il fut très souvent en relation avec la cour impériale de Russie à qui la France fournissait de l'armement, en

² Le second, Adolphe Desse entrera à Polytechnique en 1881, suivi par Antonin Gourde en 1889.

³ <https://bibli-aleph.polytechnique.fr>.

⁴ <http://www.culture.gouv.fr>, base leonore.

particulier de l'artillerie. Par décret du 26 octobre 1904, le Tsar Nicolas II⁵ le nomma Chevalier de l'Ordre de l'empereur puis chevalier de l'Ordre impérial russe de Sainte-Anne de 3^{ème} classe le 28 septembre 1909 et de 2^{ème} classe le 8 octobre 1913. Ces distinctions attestent, s'il en était besoin, des bonnes relations que la Russie impériale entretenait avec la France avant la Première Guerre mondiale, surtout depuis le pacte militaire d'alliance Franco-Russe de 1892. Puis en 1907 fut créée la Triple-entente alliant la France, la Russie et la Grande-Bretagne face à la menace de la Triple-alliance liant l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

Le 24 octobre 1887, le lieutenant Paul Omer Aubry, alors en garnison à Poitiers au 33^e régiment d'artillerie, avait épousé Marguerite Emilie Anna Roffay, domiciliée à Bagneux (Maine-et-Loire), née à Saumur le 5 février 1864.

Le père de la mariée n'était autre que Emile Roffay, l'architecte qui construisit l'abattoir près de la chapelle Saint-Cyprien à Bressuire en 1872-1873⁶, lui-même étant issu d'une famille d'horlogers d'Angers. Sa mère, Victorine Besnard, descendait d'une famille de meuniers de Nueil-sur-Layon (Maine-et-Loire) (voir généalogies des deux familles page suivante).

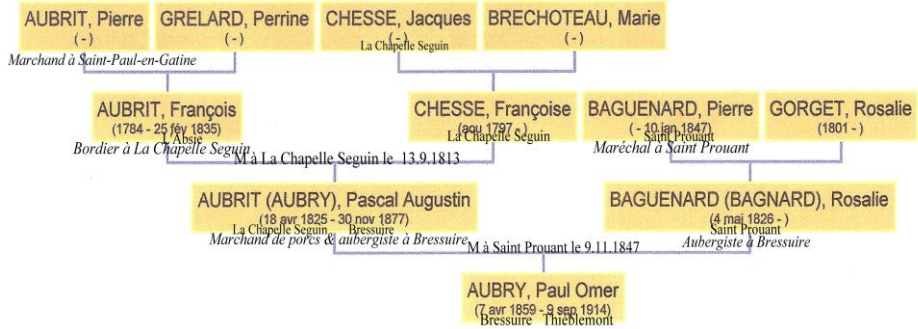
Le ménage eut trois enfants, l'un mourut en bas-âge, deux survécurent, sans descendance connue :

- André, né à Bagneux (Maine-et-Loire) le 24 octobre 1889, décédé à Bressuire le 16 avril 1957. Caporal de réserve, il fut mobilisé en 1914, à l'âge de 25 ans. Revenu de la guerre, il s'installa à Bressuire, place Labâte, en tant qu'ingénieur radio-électricien.
- Yvonne, née à Vannes (Morbihan) le 20 juin 1893. Mariée à Paris, puis divorcée, elle décéda à Villiers-le-Bel (Val d'Oise) le 22 juin 1975.

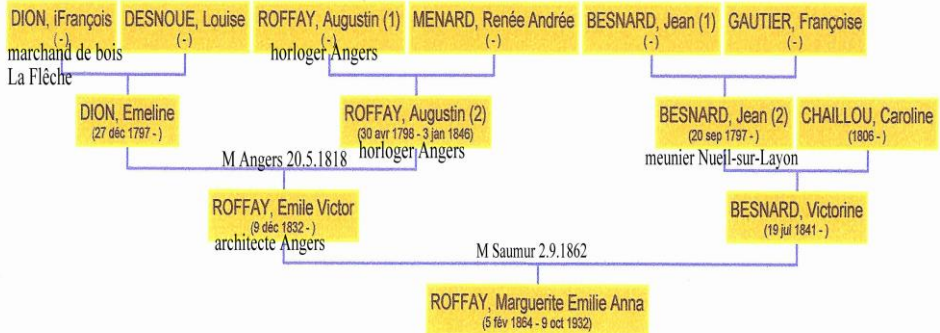
⁵ L'oukase donné le 8 octobre 1913 par le Tsar Nicolas II débutait ainsi : « *Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas deuxième, EMPEREUR ET AUTOCRATE DE TOUTES LES RUSSIES, Roi de Pologne, Grand-Duc de Finlande.../... à Monsieur le lieutenant-colonel Aubry...* ». Arch. Privée.

⁶ LENNE Guy-Marie, « Les 1^{er} et 2^{ème} abattoirs de Bressuire ». *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, année 2010, N° 62, p.30 et suiv.

ARBRE GENEALOGIQUE DU COLONEL AUBRY



ARBRE GENEALOGIQUE DE MARGUERITE ROFFAY



Portrait d'Yvonne Aubry
publié dans le journal de
L'Académie JULIAN, 1^{er}
trimestre 1913
Arch. privées

A la déclaration de guerre le 3 août 1914, le colonel Aubry commandait à Laon (Aisne) le 29^e régiment d'artillerie de campagne. Équipé de canons de 75 m/m, le régiment comprenait 2 131 officiers et hommes de troupe ainsi que 2 066 chevaux. La caserne sera entièrement détruite par les bombardements durant la guerre.

Le colonel était logé avec sa famille dans une maison sise au 33 rue des Casernes à Laon.



Laon. Caserne du 29^e d'artillerie. Carte postale, coll. privée.

La guerre, août- septembre 1914.

Le 5 août 1914, le régiment commandé par le colonel Aubry entrait dans la guerre, quittant Laon pour venir se cantonner dans la région de Laneuville-sur-Meuse (Meuse).

C'est de là que celui-ci écrivit le 7 août à sa fille Yvonne ses certitudes sur la brièveté de la guerre et donc ses craintes de voir la guerre se terminer avant que ses batteries aient pu tirer : « ...Tout ce que je sais, c'est que nous piaffons d'impatience ici, nous craignons, à la tournure que prennent les choses, de n'avoir pas l'occasion de donner de notre côté ! Nous tirerons

quand même... nous ne rentrerons jamais sans avoir essayé nos canons pour de bon⁷ !! » Le 19, c'est à son fils André, mobilisé dans une compagnie radio du 8^e Génie, qu'il exprime sa conviction d'être bientôt en Allemagne : « ...organise bien les voitures de la T.S.F., nous en aurons sans doute besoin en pays conquis, car j'estime que les Alboches ne vont rien laisser des lignes avec fil ! Tout va bien ici, la pile finale se corse de plus en plus, c'est une question de jours et peut-être même d'heures. Sans chauvinisme et sans optimisme, il est raisonnable de voir l'avenir sous cet angle⁸. » Dans le même registre, il écrit le lendemain à son épouse son espoir de recevoir une culotte neuve avant son entrée prochaine à Berlin : « ... les chemins de fer vont reprendre leur existence normale, je pourrai ainsi recevoir bientôt ma culotte neuve pour mon entrée à Berlin⁹ !! » Quelle est la part de conviction intime du colonel et de propos lénifiants dits pour ne pas inquiéter ses proches, tant il est vrai que le régiment tarde à entrer dans la guerre ?

Le 22 août, le régiment monte à Virton en Belgique et c'est en milieu de journée que certains de ses éléments trouvent enfin le contact avec l'ennemi. Du 22 au 24, les divers groupes du régiment vont se battre, en appui de l'infanterie, de part et d'autre de la frontière franco-belge. C'est sans doute vers ce moment que le colonel confia, certainement avec exagération, à son fils André sa certitude de la supériorité des armes françaises et de la valeur des hommes sur l'adversaire : « ...nous nous battons tous les jours depuis une semaine... Tout va bien, mes batteries n'ont eu aucune perte - les Alboches tirent comme des cochons, leurs obus ne font aucun mal¹⁰... » L'Histoire du 29^e R.A.C. corrobore toutefois la même impression : « Tous les anciens du 29^e ont encore présent à la mémoire ces premiers jours de bataille, le sentiment très net de leur supériorité sur l'artillerie allemande qui les arrose sans résultat de ses fusants dans le ciel et de ses grosses marmites dont le bruit seul est effrayant¹¹... » Le régiment ne déplorera son premier tué que le 27

⁷ Lettre du 7 août du colonel Paul Aubry à sa fille Yvonne (Arch. privées).

⁸ Lettre du 19 août du colonel Paul Aubry à son fils André (Arch. privées).

⁹ Lettre du 20 août du colonel Paul Aubry à son épouse Marguerite (Arch. privées).

¹⁰ Lettre, non datée du colonel Paul Aubry à son fils André (Arch. privées).

¹¹ « *Historique du 29^e régiment d'artillerie de campagne* ». Imprimerie Berger-Levrault, s.d., Nancy-Paris-Strasbourg. Numérisé par Jocelyne Dufour, 2009, p.2.

août : « Le 27 août au soir, les Allemands sont rejetés à la Meuse, le régiment perd son premier tué, le lieutenant Renardier¹²... »

Puis, pendant un dizaine de jours, c'est un recul général, via l'Aisne et les Ardennes, vers la Marne, où le régiment arrive le 5 septembre et, marquant un point d'arrêt au repli, retourne sur ses pas à partir du 6.

Décès du Colonel Aubry.

C'est dans cette région de la Marne, à Thieblemont-Farémont, situé entre Vitry-le-François et Saint-Dizier, que le colonel Aubry va être touché mortellement le 9 septembre par un obus allemand tombé juste sur la maison où l'état-major de la Brigade était réuni. Le journal des marches et opérations du régiment en rapporte les circonstances : « ...le tir [de l'artillerie allemande] reprend vers 14 heures sur le village et un obus de 15 cm tombe à la porte de la maison où se trouvait l'état-major du général Lejaille. Celui-ci est blessé ainsi que deux officiers d'état-major ; le colonel Aubry et le capitaine Armand du 29^e tués, le lieutenant-colonel Pierre blessé¹³... » Par ce coup au but l'artillerie allemande venait de décapiter l'état-major du 29^e régiment d'artillerie de campagne, lui enlevant ses trois principaux chefs : le colonel Aubry, le lieutenant-colonel Pierre, le capitaine Armand !

Dès le jour même, un lieutenant-colonel est nommé en remplacement de Paul Aubry à la tête du régiment qui conserva sa capacité offensive.

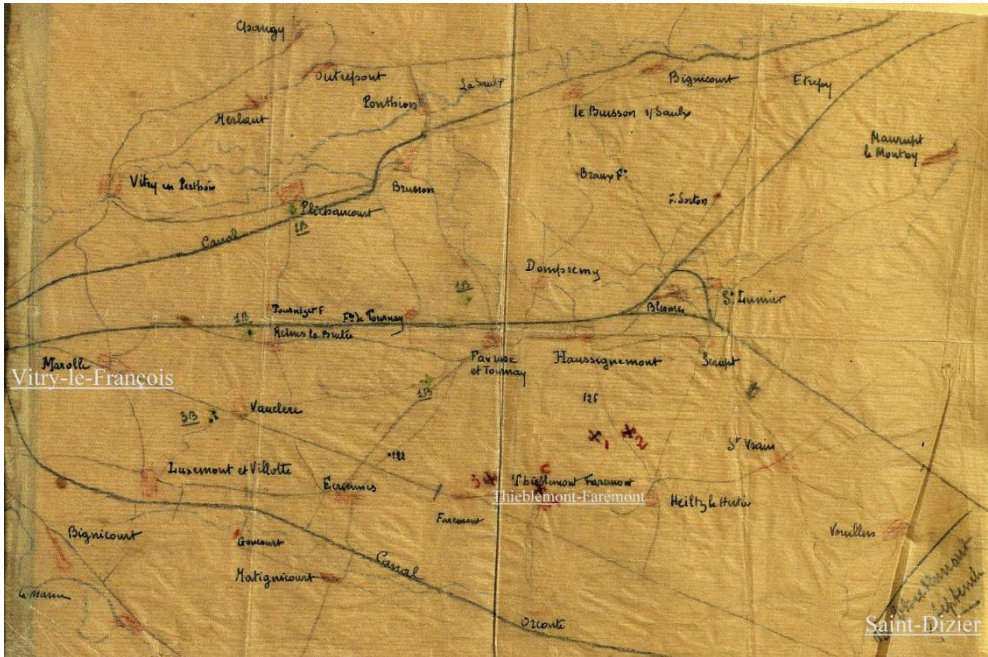
Le maréchal des logis Eugène Albert, canonnier de la 8^e batterie du 29^e régiment d'artillerie de campagne, narre cet événement dans ses carnets de campagne. Il relate l'occupation du colonel au moment où il fut tué et apporte une précision concernant sa sépulture dans le cimetière de Thièblemont : « ...Vers midi, le bombardement reprend de plus belle. Le colonel Aubry (Paul-Omer) est tué alors qu'il examinait un fusil Mauser¹⁴... » Le lendemain, Eugène Albert enterre un de ses camarades dans le cimetière de Thièblemont

¹² *Idem*, p.3. Le lieutenant de réserve Charles Renardier faisait partie de l'état-major du régiment. Il est mort pour la France à Beaumont (Meuse) le 28 août 1914, « tué à l'ennemi ».

¹³ « Journal des marches et opérations du 29^e régiment d'artillerie de campagne ». www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr.

¹⁴ <http://chtimiste.com/carnets/albert.htm> et http://chatrou51.free.fr/recit_albert.htm.

où est inhumé Paul Aubry : « ...nous fîmes une fosse près de celle du Colonel et nous le [son camarade décédé] plaçons sur une bonne couche de paille... Une fois la fosse refermée, nous plaçâmes dessus un pot de fleurs et un petit drapeau trouvé dans l'église. Nous en avons mis un également sur la tombe du Colonel et du capitaine Armand¹⁵... »



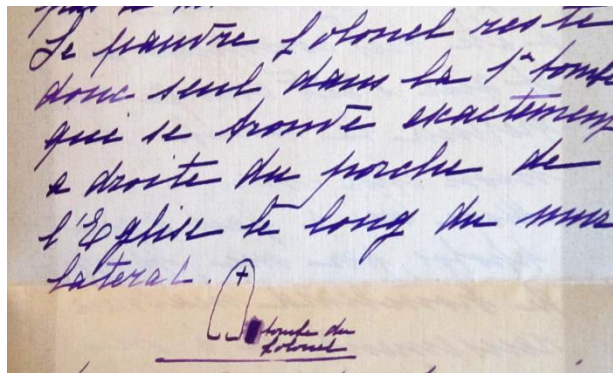
Carte extraite du Journal de marche du régiment, (probablement dessinée par le colonel Aubry).

Une autre version des faits, mentionnée dans l'Historique du 29^e régiment d'artillerie de campagne mentionne le décès concomitant à celui du colonel Aubry de deux autres officiers du régiment, commandants de batterie : « ...Le 6 au matin, le régiment retourne sur ses pas et les batteries prennent position dans les environs de Thiéblemont. C'est la bataille de la Marne. Elle fut dure pour le 29^e ; le colonel Aubry est tué à Thiéblemont avec son adjoint le capitaine Armand ; deux commandants de batterie : le capitaine Pierre et le lieutenant Mathurier [Maturier] sont également tués¹⁶... » Le capitaine Raymond-Georges Pierre commandait la 5^e batterie du 2^e groupe,

¹⁵ *Idem.*

¹⁶ Historique du 29^e régiment d'artillerie de campagne, p.3. *op. cit.*

grièvement blessé le 10 septembre, il décèdera le 12 à l'hôpital auxiliaire de Troyes. Le lieutenant Pierre-Paul Maturier, commandant la 10^e batterie du 4^e groupe, avait été tué à son poste le 8.



Lettre de la veuve du capitaine Armand.

Arch. Privées.

La veuve du capitaine Armand, dans une lettre non datée, mais probablement rédigée dans l'immédiat après-guerre, écrivit à Marguerite Aubry, après que son père eut été au cimetière de Thieblemont donner une sépulture plus décente au capitaine¹⁷.

Toutefois cette ré-inhumation se fit à l'intérieur même du cimetière de Thièblemont, les autorités françaises n'autorisant pas encore à ce moment le retour des corps dans les cimetières des communes d'origine. Madame Armand décrit l'emplacement du cimetière où repose le colonel, le long du mur latéral droit de l'église : « ...le pauvre colonel reste donc seul dans la 1^{ère} tombe qui se trouve exactement à droite du porche de l'église le long du mur latéral... sur la tombe est une croix avec le nom du colonel à l'encre ; dans l'église des camarades ont inscrit leurs noms sur un pilier¹⁸... »

Cette lettre apporte aussi un détail supplémentaire sur les circonstances de la mort du colonel, en situant précisément le lieu de son décès : « l'endroit où l'obus a éclaté, c'était dans la rue du village devant la maison du maire où le colonel donnait ses ordres¹⁹... »

Le 25 juillet 1921, la dépouille du colonel fut transférée dans le cimetière de Bressuire, où il repose, en compagnie de sa femme et de son fils,

¹⁷ Lettre, non datée, de la veuve du capitaine Armand à la veuve du colonel Aubry (Arch. privées).

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ *Idem.*

sous une imposante dalle funéraire avec comme simple épitaphe : Colonel Paul AUBRY, Mort pour la France.1859-1914.



Son nom figure aussi sur les monuments aux morts de Bressuire et de Laon.

Pierre tombale du colonel Aubry dans le cimetière de Bressuire

Cliché de l'auteur

Marguerite et Yvonne Aubry

Le colonel Aubry parti à la guerre, son épouse Marguerite et sa fille Yvonne restèrent à Laon dans l'attente de son retour qui ne devait tarder, la guerre devant être courte. Comment et quand Marguerite et Yvonne apprirent-elles le décès du colonel, en date du 9 septembre, Laon étant alors occupée par l'armée allemande depuis le 2 de ce même mois²⁰ ?

Demeurées dans leur logement rue des Casernes, elles furent arrêtées le 19 juin 1916 et condamnées à trois ans de prison pour avoir conservé et caché les armes du colonel Aubry tombé au champ d'honneur en 1914²¹. Elles furent incarcérées au bagne de SIEGBURG, situé dans une vallée du Rhin à deux kilomètres de Bonn, puis transférées ultérieurement dans plusieurs prisons.

²⁰ La ville de Laon fut occupée par l'armée allemande du 2 septembre 1914 au 13 octobre 1918.

²¹ In « Médecins de la grande guerre – Marie de Croÿ témoigne sur la vie des prisonniers dans une prison allemande » ; http://www.1914-1918.be/pri_croy.php.

Sous le joug allemand

Dans les territoires occupés par l'armée allemande (Belgique, France,...), la justice militaire n'était pas tendre avec les contrevenant(e)s à l'ordre établi.

Le motif de la condamnation de Marguerite et Yvonne Aubry à trois ans de prison, ainsi que celui de certaines de leurs codétenues, nous sont connus grâce à un petit livret que la princesse belge Marie de Croy fit passer clandestinement de cellule en cellule. Les prisonnières y inscrivirent les causes de leur captivité. Les condamnations furent souvent lourdes, mais sans cohérence apparente entre elles. Parmi la quinzaine de « crimes » rapportés, on peut relever le barème suivant :

- *procurer de la nourriture à un soldat français ou belge. A valu de 6 mois à 3 ans de prison, tandis que nourrir des prisonniers russes a coûté 5 ans ;*
- *manifester une certaine hostilité ou proférer des injures (« sales boches », « ça sent le boche »,...) a entraîné des condamnations de 3 à 8 mois.*
- *cacher ou ne pas dénoncer des réfractaires ou des soldats français ou belges cachés a mérité de 10 à 15 ans.*
- *une peine de mort était prononcée pour des actes d'espionnage. Généralement commuée en travaux forcés à perpétuité pour les femmes, elle fut plus souvent exécutée pour les hommes, mari, fils ou frère.*

Les peines furent appliquées sans tenir compte de la situation familiale, en particulier nonobstant la charge d'enfants en bas âge chez des femmes seules...

La famille Roffay de Saumur, sans doute très inquiète d'une absence de communication avec leur fille et leur petite fille de Laon, entreprit début mai 1916 des démarches près du Bureau de recherches des réfugiés Belges et Français, service de la correspondance avec les départements envahis, basé à l'Hôtel de ville de Lyon. Il lui fut adressé le 29 janvier 1917 une réponse en provenance de la mairie de Laon, transmise par la Croix-Rouge de Francfort,

*Marguerite Aubry est tombée au Champ d'Honneur.
Mme et Mlle Aubry en Allemagne. - Amitiés
Le Main: Germain
Transmise par la Croix Rouge de Francfort 8-1-17*

Réponse du bureau des recherches, adressée à Emile Roffay le 29 janvier 1917.

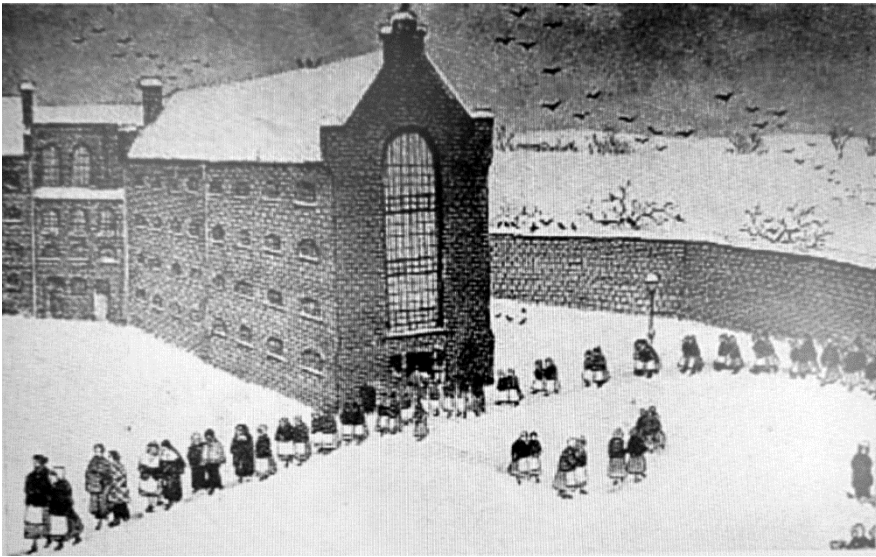
Arch. Privées.

spécifiant que le colonel était tombé au champ d'honneur et que Mme et Mlle Aubry étaient en Allemagne²².

La prison de Siegburg

Ancienne internée de Siegburg, la princesse belge Marie de Croÿ décrit la prison en ces termes :

« ...la prison est moderne. A l'entrée sont les pavillons de la surveillante générale et de la secrétaire ; ceux des chefs et des surveillants bordent une avenue, traversant un terrain vaguement cultivé qui mène aux deux corps de bâtiments séparés par un mur de clôture, renfermant d'un côté les 800 prisonniers et de l'autre les 300 prisonnières. Passé la grille, les bâtiments



Promenade des prisonnières dans la cour de la prison de Siegburg.

Dessin d'Yvonne Aubry

In *Droit fondamental : pas d'amélioration depuis Siegburg 1914-1918* (Jacqueline de Croÿ 16 janvier 2010).

Editeur : Fondation princesses de Croÿ et Massimo Lancelloti,
10 rue Faider 1060 Bruxelles Belgique.

²² Lettre du maire de Laon en provenance du *Bureau de recherches des réfugiés Belges et Français, Service de la correspondance avec les départements envahis* (Arch. privées).

forment un T. Trois étages de cellules s'ouvrent sur ce T. Des galeries à claire-voie permettent aux surveillantes de tout voir de partout²³ ... »

Le dessin de la cour de la prison fait par Yvonne (voir page précédente) traduit un état d'accablement : tout est noir sur la neige, les prisonnières défilent deux par deux dans une cour absolument nue dominée par des bâtiments menaçants percés des étroites fenêtres des cellules. Le ciel est noir, strié de vols de corbeaux, au-dessus d'arbustes décharnés. Même si cette promenade en binôme constituait déjà un premier assouplissement, après séparation d'avec les détenues de droit commun et l'autorisation de parler deux à deux, l'impression d'ensemble reste lugubre...

La vie quotidienne à Siegburg.

Les conditions de détention étaient très dures²⁴. Dès leur arrivée, les prisonnières de droit commun revêtent une robe brune, les prisonnières politiques une robe grise. Les promenades sont courtes et en silence. La lumière dans les étroites cellules mal chauffées est supprimée de 4 heures du soir à 7 heures du matin. La nourriture est insuffisante, mais des aliments et tous les produits nécessaires à une hygiène normale peuvent être achetés à l'extérieur. Les mandats et colis étant autorisés, leur acheminement se faisait de façon irrégulière via la Croix-Rouge et les Consulats de pays neutres. Les détenues qui tombaient malades se rendaient au lazaret mais le médecin (surnommé « le docteur Sortez ! ») les congédiait sans prescription d'aucun médicament, seulement parfois de l'éther comme calmant. Le manque de soin fit des ravages parmi les prisonnières : tuberculose, typhus... La punition la plus grave était l'enfermement au cachot...

Les prisonnières doivent travailler : broderie, fabrication de boutons pour des uniformes d'officiers, tapisserie pour restaurer des chaises... Les plus jeunes travaillent dans les champs de cultivateurs allemands²⁵.

²³ DE CROY Marie, *Souvenirs*, Paris, Plon, 1932, p. 168-169.

²⁴ ANTIER Chantal, « Prisonnières françaises au bagne allemand de Siegburg 1915-1918 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2014/1 n° 253, p.27-41. DOI : 10.3917/gmcc.253.0027.

²⁵ *Idem*.

En 1917, le régime carcéral fut adouci et la vie collective des détenues plus conviviale, tel qu'en atteste un nouveau dessin d'Yvonne réalisé le 20 juillet 1917, un mois avant le transfert vers Wronke : on y voit les prisonnières



La prison de Siegburg, 20 juillet 1917. Dessin d'Yvonne Aubry.

Reproduction sur carte postale d'un dessin effectué pour Marthe Boël par une codétenue (Y. Aubry) dans la prison de Siegburg, 20 juillet 1917 (Musée de l'Armée Bruxelles, cabinet des estampes DEd370).

In « Médecins de la Grande guerre – Marie de Cröy témoigne sur la vie des prisonnières dans une prison allemande » (www.1914-1918.be/croy.php).

déambuler par groupes tout en devisant près de parterres cultivés. La nourriture de la prison étant de plus en plus déplorable, il est vraisemblable qu'on y fit pousser plus de légumes que de fleurs ! On est loin de l'atmosphère délétère du premier dessin de 1916 !

Pendant le temps qu'elles passèrent en Allemagne, Marguerite et Yvonne Aubry furent visitées par la Croix-Rouge Suisse et mises en relation avec le consulat de France à Berne. Par l'intermédiaire de ce dernier, elles purent recevoir du courrier et des mandats (rédigés en marks) et bénéficier d'envois des colis de vivres, linge et vêtements en provenance de Saumur, de Bressuire..., même si les délais d'acheminement étaient longs et irréguliers

(par exemple, un colis parti de Saumur le 7 juillet 1917 est arrivé le 19 août, mais un mandat du début de juin n'était toujours pas parvenu à la même date).

Après la guerre, peut-être les bressuiraises ont-elles adhéré à l'Association des ex-prisonnières de Siegburg, présidée par une co-détenue belge, la baronne Marthe Boël, pour laquelle Yvonne avait dessiné la prison de Siegburg (voir illustration supra).

La prison de Wronke (actuelle Wronki).

Après un bref séjour carcéral au camp de LIMBURG A/LAHM (Hesse), elles furent transférées le 20 août 1917 à la prison de WRONKE BEI POSEN, ville prussienne à l'époque, située au centre-ouest de l'actuelle Pologne. A Siegburg, les prisonnières n'avaient été que modérément affectées par le régime de détention, puisque Yvonne écrit qu'à leur arrivée à Wronke, « maman pèse le poids raisonnable de 49 kilos et moi 55 kilos²⁶. »

Les nouvelles conditions de détention furent plus douces qu'à Siegburg. Telle que la décrit Yvonne, la vie y était parfaitement supportable (mais peut-être faut-il faire la part d'une retenue certaine, tant vis-à-vis de la censure allemande que pour rassurer la famille en France, d'autant que cette description est faite à l'issue de leur première journée de présence à Wronke...) : « Nous sommes très bien installées ici, nous avons un petit appartement avec chambre et salon donnant sur un joli petit jardin qui nous est réservé... Nos portes sont toujours ouvertes : quelle joie de ne plus entendre le bruit des verrous que l'on rive... » Au-delà d'un réel soulagement, on peut soupçonner un brin d'ironie dans le propos ! Toutefois, il est vraisemblable que le régime de Wronke ait été plus souple que celui de Siegburg, surtout si l'on se réfère à une note manuscrite datée du 24 septembre 1917, censée être copie d'un courrier du ministre des Affaires étrangères au Préfet de Maine-et-Loire servant de bordereau d'envoi de la lettre de Yvonne ci-dessus rapportée, et précisant que Marguerite Aubry et sa fille avaient été graciées : « L'Ambassadeur d'Espagne à Berlin m'a informé du désir de Madame Marguerite Aubry de faire connaître à Madame Roffay...

²⁶ Lettre d'Yvonne à sa grand-mère maternelle, Victorine Roffay de Saumur, le 21 août 1917. (Arch. Privées).

qu'elle et sa fille ont été graciées et se trouvent actuellement à la prison centrale de Wronke (Prusse)²⁷... »

Le 17 août 1919, Yvonne Aubry était présente lors de la fête de la victoire à Bressuire²⁸. Mais on sait ni quand ni comment les prisonnières furent libérées et rapatriées en France.

André Aubry

Né en 1889, André bénéficia d'un sursis et ne fut incorporé pour accomplir son service militaire que le 7 octobre 1911 au 5^e Génie. Un an plus tard, il fut nommé caporal à la compagnie Radio, puis affecté au 8^e Génie avant de passer dans la disponibilité le 25 septembre 1913, affecté à la réserve du régiment T.S.F. du Mont Valérien.

Lors de la mobilisation générale, à 26 ans, il rejoignit le dépôt du 8^e Génie le 3 août 1914. C'est en vain que le colonel Aubry tenta de faire affecter son fils au 2^e Corps d'armée dont dépendait son régiment. Il intervint²⁹ en particulier près du capitaine en 1^{er} Charles-Célien Fracque³⁰, adjoint au chef du service télégraphique du Grand Quartier Général de l'armée française dès le 3 août.

Un an plus tard, le 13 novembre 1915, nommé sergent, André partit à l'armée d'Orient (dans les Balkans, région de Salonique ?), affecté au détachement radio. Le séjour d'André en Orient dura jusqu'au 15 juillet 1917.

²⁷ Copie d'une lettre en date du 24 septembre 1917 du Ministre des Affaires étrangères au Préfet de Maine-et-Loire (Arch. Privées).

²⁸ Livret municipal *LA FÊTE DE LA VICTOIRE à Bressuire 17 août 1919*. (Arch. HPB, non coté).

²⁹ Lettre du colonel Aubry à *Mon cher Fracque* du 3 août 1914. (Arch. Privées).

³⁰ Le chef de bataillon Charles-Célien Francque a joué un rôle décisif dans la mise en usage de la télégraphie sans fil aux armées pendant la guerre 1914-1918. Il aurait notamment réglé le premier tir d'artillerie guidé par un avion équipé de la TSF en décembre 1914.



Carte des Balkans

officiers télégraphistes. Affecté ensuite à la compagnie télégraphique de la 3^e Armée, il y servit jusqu'à son évacuation, malade, le 29 mai 1918. S'en suivit une série d'hospitalisations entrecoupées de retours au Corps jusqu'à sa mise en congé illimité le 19 juillet 1919 et son retour définitif à Bressuire dans la maison familiale de la place Labâte.

Aurait-il contracté le paludisme pendant son séjour en Orient ? C'est une hypothèse qui peut paraître plausible, car il est de notoriété que, « dans le camp retranché de Salonique, l'armée d'Orient a été considérablement affectée par le paludisme³¹... »

Après la guerre

Le colonel Paul-Omer Aubry fut tué dès les premières semaines de la guerre. Son corps, enterré provisoirement dans le cimetière de Thiéblemont, fut rapatrié à Bressuire le 25 juillet 1921 et inhumé dans le cimetière Saint-Simon.

Son épouse Marguerite, dès sa libération des geôles allemandes, vint se fixer dans la maison familiale, place Labâte à Bressuire, où elle décéda le 9 octobre 1932.

³¹ MASSON Philippe « *Histoire de l'armée française de 1914 à nos jours* », éd. Perrin, 2002. p.61.

Yvonne, libérée en même temps que sa mère, revint aussi à Bressuire avant de se marier le 5 juin 1923 à Paris 14^e. Elle n'eut pas d'enfant et décéda à Villiers-le-Bel (Val d'Oise) le 22 juin 1975.

Paul, une fois démobilisé le 19 juillet 1919, fut affecté dans la réserve du 8^e Génie et s'installa lui aussi, près de sa mère, place Labâte où il exerça son métier d'ingénieur radio-électricien. Il décéda sans postérité le 16 avril 1957 et repose dans le cimetière de Bressuire.

Gratitudes et hommages

Hommage de l'atelier de construction de Puteaux

De 1900 à 1905, Paul Aubry fut directeur de l'atelier de construction de l'artillerie de Puteaux, et membre de la Commission d'expériences de tir de Versailles. Son successeur fut le colonel d'artillerie Jacques Louis Chauchat. Celui-ci, en reconnaissance des services rendus par son prédécesseur, organisa en 1915 une collecte auprès du personnel de l'atelier de Puteaux pour offrir un bronze à Madame Aubry. Cette statuette de 50 cm de hauteur représente Vercingétorix. Elle est signée de Léon-Alexandre Delhomme (1841-1895)³². La plaque apposée sur le socle comporte l'inscription suivante : « A la mémoire du Colonel AUBRY, tombé au champ d'honneur. Hommage de l'Atelier de Construction de Puteaux à son ancien Directeur. (1914) ».



Statuette offerte à Marguerite Aubry.
Coll. particulière.

³² Léon-Alexandre Delhomme (1841 – 1895), ancien conseiller municipal de Paris, est un sculpteur français de renommée internationale. Une statue l'immortalise au cimetière du Montparnasse à Paris.

Boulevard du Colonel-Aubry

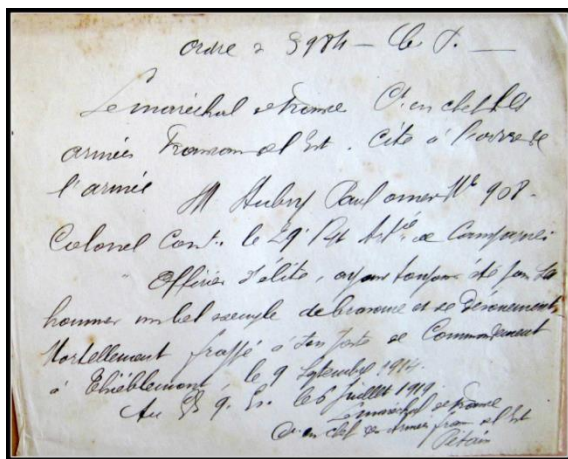
Raymond Barbaud, conseiller municipal de Bressuire, mais résidant à Paris où avec sa femme ils dirigeaient une ambulance (hôpital temporaire) pour accueillir les blessés du front et les nécessiteux, écrivit de Paris le 21 octobre 1914 à René Héry, maire de Bressuire, pour suggérer de donner à une rue de Bressuire le nom de « Colonel Aubry ».



Plaquette du boulevard
du Colonel-Aubry
Cliché de l'auteur

Le 6 novembre suivant, le Conseil municipal obtempéra en ces termes : « le Conseil municipal, après en avoir délibéré, faisant siens les motifs développés par notre collègue, décide à l'unanimité de nommer Boulevard du Colonel-Paul-Aubry la voie publique qui part de la Place Labâte et passe devant l'école des garçons³³... »

Citation à l'ordre de l'armée



Citation posthume du colonel Aubry, par le maréchal Pétain. Arch. Mun. Bressuire 4 H 9.

Le 6 juillet 1919, le Maréchal Pétain, commandant en chef des armées françaises de l'Est, citait à l'ordre de l'armée, à titre posthume, Paul Aubry : « Officier d'élite, ayant toujours été pour ses hommes un bel exemple de bravoure et de dévouement, mortellement frappé à son poste de commandement³⁴... »

³³ Arch. Mun. Bressuire, registre de délibérations municipales.

³⁴ Arch. Mun. Bressuire, 4H 9.

